

Au bureau, on attribuait à la mère Tripier la responsabilité de ce qui ne marchait pas. Les salaires étaient faibles, et j'étais maintenant bien placé pour le savoir, c'était dû à la rapacité de la vieille qui passait ses nuits, après le départ des employés, à ausculter le bilan comptable des studios pour en rogner jusqu'à la trame toutes traces de gras. Nous n'avions pas droit aux Ticket-Restaurant? Encore la vieille et son sens de l'économie. On ne changeait pas la photocopieuse défaillante? C'était elle... et c'était d'autant plus elle, tous l'affirmaient, que sans sa présence néfaste, la proverbiale générosité du Maître nous aurait comblés de mille bienfaits.

Pour m'assurer que tout cela n'était que délire ardent, je suis resté au bureau fort tard pendant près d'une semaine et jamais je n'y ai croisé la mère Tripier. Et pour cause, comme je le découvris plus tard, elle n'y mettait jamais les pieds.

Ajoutez à cela son invalidité qui la clouait à son fauteuil roulant, et vous estimerez comme moi la pertinence des rumeurs colportées par les employés des studios Erosaphic. En clair ces abrutis ne savaient rien, ne comprenaient rien et causaient de ces riens avec l'assurance des ignorants. Sans

doute étaient-ils diplômés. Je décidai donc de les mépriser et de me concentrer sur Monseigneur pour obtenir tous les renseignements nécessaires.

Nous déjeunions très souvent ensemble, et Dieu sait que la bouffe était une affaire importante pour lui : « On ne plaisante pas avec les choses sérieuses, mon petit. » J'étais à ses côtés avant tout pour l'écouter digresser sur l'état du monde, la rapacité des inspecteurs du fisc, et je le suivais, toujours pour les mêmes raisons, dans des expositions ou des conférences qui traitaient de l'importance du divin dans la société moderne.

Ce jour-là, après un colloque sur l'altérité dans la Sainte Trinité, je le raccompagnais à son domicile de Saint-Cloud.

– Je m'étonne qu'un homme tel que vous puisse croire en Dieu, Monseigneur?

– Ah? Et pourquoi cela?

– Disons que je vois mal le rapport entre la mystique et le porno.

– Je vous aime parce que vous êtes jeune, Rodolphe. Et comme tous les jeunes vous ne comprenez rien. Ma mère, cette sainte femme, a raison de dire que si les jeunes étaient moins bêtes ils seraient vieux.

– Permettez-moi de vous dire que c'est une réflexion idiote. On ne mesure pas l'intelligence au volume de cheveux blancs. Et je connais personnellement une tripotée de vieux cons qui infirment votre théorie.

– Vous avez raison sur ce point mon petit... mais permettez-vous encore une seule fois une réflexion désagréable sur ma mère, cette femme remarquable, et je vous renvoie à votre néant d'apprenti hardeur.

– Pardon, Monseigneur.

– C'est bon, parlons d'autre chose. Pour en revenir à

votre interrogation, sachez que je ne crois pas plus en Dieu que je ne crois à la pornographie. Croyez-vous vraiment qu'un homme tel que moi puisse assouvir son talent à produire des copulations insensées? Pensez-vous vraiment que je puisse accorder le moindre crédit à ces verges cyclopéennes pistonnant des vulves épilées à longueur de pellicule? Non, non, accordez-moi le crédit d'une hauteur d'esprit supérieure à cette mare fangeuse.

– Alors je ne comprends rien. Si vous trouvez ça aussi nul, pourquoi le faites-vous?

– Les aléas de l'existence d'abord et puis l'argent bien sûr. La pornographie, comme la religion, joue à la fois de la volonté de toute-puissance des hommes et de leur incomparable bêtise. Comment des êtres doués de raison pourraient-ils croire à la présence d'un dieu dans l'univers ou aux scénarios ineptes du cinéma érotique?

Il me tapota la cuisse.

– Je ne parle pas de vos louables efforts pour élever le niveau mon ami, mais de la production en règle générale. Voit-on souvent des ménagères de province recevoir le plombier en talons aiguilles et culotte à froufrous et lui pomper le dard avec délectation avant qu'il ait même commencé à déboucher l'évier? Bien sûr que non! Mais tous l'espèrent et sont intimement convaincus que si cela se produit à l'écran il est possible que cela leur arrive un jour. Mais ne rêvez pas, mon cher ami : si vous décidiez d'embrasser la carrière cela ne vous plongera jamais dans un océan de stupre. Jamais. La plomberie c'est le cuivre, pas le cul!

J'étais entièrement d'accord avec lui. J'avais moi-même expérimenté le mensonge du mythe de l'uniforme en vendant le calendrier des pompiers pendant plusieurs semaines dans le VI^e arrondissement de Paris sans jamais obtenir la

moindre ouverture sexuelle, malgré les récits enflammés et circonstanciés de tous mes collègues de la BSPP.

– La bêtise humaine est mon champ d’investigation, mon cher Rodolphe. Le terreau sur lequel j’ai décidé de créer ma réussite... La religion est une affaire formidable. Hélas, elle est entre les mains d’hommes bien plus coriaces et organisés que moi, je me suis donc rabattu sur la fesse. Et pour l’instant je n’ai pas à m’en plaindre... quoique...

– Quoique quoi, Monseigneur?

– Koakekoi! Koakekoi! Il va falloir cesser d’utiliser ces barbarismes de cours d’école, mon tout petit. Exprimez-vous correctement! Utilisez la richesse de la langue et vous obtiendrez tout des masses. L’esprit supérieur parle tandis que la bête humaine exécute.

J’avais compris dès notre première rencontre qu’il ne servait à rien de contredire Monseigneur. Surtout quand il déconnait à plein tube. Il fallait juste le pousser dans sa pente naturelle et se délecter de son invraisemblable babil.

– Mais voyez-vous, mon cher ami, je suis fatigué de la pornographie. Vous n’imaginez pas la somme de travail pour tenir en main une écurie d’actrices qui pensent que dire bonjour au plombier avant de se faire enfiler leur donne droit aux Assedic spectacle. Les pauvres choses... Toute la sainte journée je me démène pour les convaincre de parler moins et cambrer plus. Regardez votre amie Gertrud. Croyez-vous vraiment que sa souplesse rectale doive lui ouvrir les portes des oscars? D’ailleurs à ce propos, cessez de la mettre à toutes les sauces dans nos productions. Elle commence à nous coûter un œil. Et les artistes ne doivent pas être trop à l’aise... la satiété ne sied pas à leur créativité.

J’adorais Ramon lorsqu’il se laissait aller à ce genre de vérités premières. Surtout lorsque nous étions à table et

qu'il bâfrait consciencieusement. Car Monseigneur ne déjeunait pas. Non! Il engouffrait. Il dévorait. Comme un trou noir aspire et désintègre la matière, il réduisait des élevages entiers de poussins rôtis sous ses puissantes mâchoires, désintégraît des brochettes de cailles aux raisins, suçait des mines de gros sel sur fleuves de moelle, aspirait des Nils de vin rouge. Arrière-petit-fils de Grandgousier, il avait l'appétit d'un fort des halles malgré une activité physique réduite à la marche à pied entre ses restaurants et son bureau.

– Et puis il y a ma mère.

– Pardonnez ma curiosité, Monseigneur, mais je ne vois pas bien le rôle de votre mère dans votre carrière de producteur de films pornographiques.

– Ah ma mère. Ma pauvre et noble mère... Pauvre parce qu'elle m'a, noble parce qu'elle me supporte. Je comprends qu'à première vue il puisse sembler étonnant de la considérer comme l'alpha et l'oméga de ma réussite. Et pourtant.

Monseigneur se cala dans sa chaise et, d'un ton grandiloquent, commença son récit.

– Ma mère est la plus extraordinaire des femmes. Et je ne dis pas cela parce qu'elle est ma mère mais parce qu'elle l'est! Si j'étais né d'un autre ventre, si j'avais été porté par une autre âme, je ne serais pas l'homme que je suis. Elle est mon guide et ma conscience et rien de ce que j'entreprends dans mon existence ne se réalise en dehors d'elle. Gardez cela à l'esprit Rodolphe : je suis ma mère.

Après un tel panégyrique on comprendra mon impatience à rencontrer madame Tripier. Maintenant je connaissais mon Ramon et savais qu'on ne devait pas le brusquer en réclamant une audience. Il me suffisait d'être patient. Heureusement, depuis que j'étais devenu officiellement directeur général d'Épistolaris Production et officieusement comptable occulte de sa fortune, nous ne nous quitions

pratiquement plus. Il avait même investi dans une voiture de société qu'il m'avait confiée. Soi-disant pour me récompenser mais surtout pour lui servir de chauffeur, car le gros ne conduisait pas. C'est à son bord que nous discutons de nos finances sans risque de voir nos « comptes » tomber dans l'oreille d'un salarié.

Nous venions d'arriver devant le domicile de Monseigneur. Un imposant et ignoble pavillon en meulière situé à moins de cent mètres de la gare de Saint-Cloud. Comme d'habitude il prétextait que sa mère n'était pas en mesure de me recevoir pour me congédier.

– Malgré son âge, ma mère est restée très à cheval sur les convenances et ne supporterait pas de vous recevoir autrement que coiffée et habillée. Vous comprenez?

– Fort bien.

Cela m'arrangeait car j'avais une petite affaire à traiter. Quelque chose de personnel.

Je ne le savais pas encore mais c'était la dernière fois que je me retrouvais à la porte de l'antre de Monseigneur sans être invité à y entrer. Ce qui nous arriva le lendemain bouleversa de fond en comble toutes nos habitudes.

6

Pourtant tout se passait pour le mieux. Il n'était pas encore quatre heures et nous avons mis en boîte la quasi-totalité de *Ben-Dur*, un péplum érotique dont l'idée m'était venue en tombant par hasard sur un lot de costumes romains dans une déchèterie.

M'inspirant librement de l'œuvre de William Wyler, j'avais transformé la célèbre course de chars en course de fellations. Sur le plateau, décoré pour l'occasion de quelques colonnes grecques et d'un plâtre du David de Michel-Ange (au diable le réalisme historique), six comédiens debout, flamberges au vent, se faisaient pomper le jonc par autant de comédiennes dont ma bonne Gertrud que j'avais placée là malgré l'avis négatif de Monseigneur. Je profitais de son absence pour me permettre certaines libertés.

Pilum en main, coiffés de casques dorés plantés d'une crinière rouge, le torse couvert d'une cuirasse musclée et les hanches ceintes d'une jupette à lanières de cuir, mes six athlètes se tenaient droit au-dessus d'autant de femmes nues, postérieurs tendus vers la caméra, qui s'activaient au son des trompettes de Jéricho. De notre angle de vue on aurait dit des centaures androgynes. Un véritable spectacle antique.

Sans que nous l'ayons voulu, Joao, notre hardeur vedette, s'était retrouvé face à la bouche experte de Myriana. Comment aurions-nous pu imaginer, alors que leur dispute remontait à plusieurs semaines, que la rancœur habitait encore l'âme de la comédienne ?

Toujours est-il qu'après quelques minutes de tournage, je vis le visage de Joao se crispier, puis sa bouche lâcher un épouvantable hurlement. Des deux mains il repoussa violemment la tête de Myriana avant de les plaquer sur son entrejambe. Entre ses doigts un sang rouge et abondant giclait, dégoulinait sur ses cuisses, ses pieds. À genoux, il hurlait.

Myriana, le sein arrogant et le menton incarnat, se releva alors et cracha au sol avec mépris le fruit de sa vengeance avant de lancer, superbe et ordurière à la fois :

– Va jouir maintenant mon beau Portos !

Pendant une ou deux secondes personne ne bougea sur le plateau.

Puis Johan, l'amant aux bijoux brisés, bras tendus et ongles saillants se jeta à l'assaut avec une violence et une rage étonnantes pour son gabarit.

– Salope ! Meurtrière ! Cannibale !

On le vit jaillir comme une torpille quittant son ballast, véritable vengeance à réaction. Les poings serrés et la bouche tordue par la bave et la colère. Il était à deux doigts du visage de Myriana quand il se prit les pieds dans le brouillamini des câbles au sol. En deux pas avant il perdit l'équilibre, rata sa cible et fila comme le vent droit dans le David de Michel-Ange.

Sous l'uppercut la statue vacille, des éclats immaculés jaillissent au milieu d'un nuage blanc. Johan, une bosse au front et le nez comme une fraise, zigzague de l'arrière, divague sur ses guiboles flageolantes et s'empêtre du dos,

des bras, des jambes, de tout son corps dans l'éclairage. Gamelles, mandarines et quartz... Dix kilos de lumière qui s'écroulent dans la pièce. Le fracas des ampoules qui explosent. Et le hurlement de Gertrud quand ses fesses reçoivent en bloc tout le bazar brûlant. C'est le coup de grâce, le barbecue fatal.

D'un coup d'un seul l'hystérie : les comédiennes crient, piaillent et s'égayent dans un concert de seins et de fesses folles. Les hommes comme des loups au sang se précipitent sur Joao qui se vide à mort. L'éclairagiste pleure son matériel de louage, le script-boy braille comme un goret sur sa chemise maculée de rouge. Brice, le cadreur, retrouve ses réflexes de journaliste et tente malgré la cohue de saisir la scène. Mais ému sans doute, il bute sur Johan et bascule sur le cul avec la caméra qui lui écrase la moitié droite du visage. Des cris, des cuisses, des hurlements et des bras, des testicules et des yeux fous, des tétons et des vulves... Tout le plateau qui s'enflamme. Les premiers coups qui partent. C'est l'alerte rouge, la partouze sanglante. C'est la curée autour de Joao ! Son sang éclabousse tous ceux qui s'approchent. L'hallali autour de Gertrud dont le cul fume et grésille ! La panique autour de Brice et sa caméra brisée ! De Johan qui halète sa crise d'asthme ! Et debout, seule au milieu du capharnaüm, Myriana qui ne bouge plus d'un cil et comprend que sa plaisanterie ne fera rire personne, pas même elle.

Je sais que je dois agir, tout mon cerveau me le hurle mais mon corps reste inerte. Je ne peux ni bouger ni crier. Je vois le sang de Joao autour de son corps, la flaque rouge qui voile le parquet d'une vie qui disparaît. J'entends les hurlements de Gertrud dont les fesses rondes fondent sous le feu qui la brûle. C'est un maelström de bruit et de fureur. Je vois quelques comédiens qui se battent contre les actrices

qui, d'un rempart de corps, protègent Myriana de leur mâle colère. Je vois le petit Johan bleuir malgré ses ongles et ses mains qui déchirent sa gorge.

Sous mes pieds je sens la mer Rouge s'ouvrir et nous gober, détruire d'un battement de vague tout notre travail.

Soudain un cri me réveille :

– Appelez les secours bordel !

C'est Brice le cadreur qui, malgré son visage broyé, à genoux devant Joao, compresse son ventre et ses cuisses pour endiguer le flot de sang. Lui n'a pas perdu son calme. Il tente tout.

Je file dans l'entrée et branche mon portable. Quinze secondes pour trouver le numéro d'urgence des pompiers. Une minute pour les joindre. Cinq pour qu'ils arrivent. C'est court, c'est rapide. Mais encore trop long pour sauver Joao.

Les pompiers avaient offert des couvertures d'urgence dorées aux comédiennes pour camoufler leur nudité et de sordides plaids gris pour les épaules des hardeurs. Étrange spectacle que ces hommes en gris terne, casque romain sur le crâne, effondrés aux côtés de femmes couvertes d'un craquant métal d'or étincelant. Tous immobiles et muets devant Joao recouvert d'un linceul blanc. Et derrière, les soubresauts de Johan qui tête avec désespoir l'oxygène qu'un médecin en bleu lui offre dans un masque ballon.

Il n'y a plus ni bruit ni fureur. Simplement le désespoir et l'absurdité de la mort qui passe et s'épanche avant de s'évanouir sans que l'on puisse ni la retenir ni la contenir.

Personne n'y comprend rien. Ni moi, ni les autres.

Joao est mort. Vidé de son sang.

Myriana debout, seule, au centre de la pièce, refuse de laver son menton ensanglanté et pleure sans un bruit. Elle

pleure sur ses derniers instants de liberté. Sur son crachat qui ne valait pas une mort.

Voilà la police qui arrive. Des képis à la place des casques d'argent des hommes du feu. Des questions au lieu du réconfort. C'est la vie d'un coup qui reprend sa course.

Soudain, toute l'étrange langueur qui m'avait immobilisé jusque-là s'évapore et en moins d'une seconde je m'éclipse par la porte sans qu'aucun poulet songe à m'arrêter.

J'ai filé d'un trait jusqu'à la rue François-Miron, ai bousculé la perle des Îles qui assurait que le Maître était en conférence téléphonique et ai réveillé Ramon qui ronflait les pieds sur le bureau.

Il a commencé par râler mais je l'ai coupé dans son élan et mis au parfum. J'avais à peine fini de lui raconter comment Myriana avait occis Joao à coups de dents qu'il bondissait de son fauteuil comme un pois sauteur du Mexique.

– Ouh là!!!

Avec une vivacité insoupçonnable, il attrapa sa veste et son manteau et avant que je puisse effectuer un seul geste sortit de son bureau.

Je le rattrapai dans l'entrée.

– Où allez-vous?

– Prendre l'air, mon cher petit.

– Hein!?

– La poudre d'escampette si vous préférez.

– Mais vous ne pouvez pas abandonner le navire dans une situation pareille. Joao est mort.

– Et alors? Est-ce moi qui lui ai sectionné son outil de travail?

– Non.

– Alors au revoir.

– Et moi?

- Vous quoi?
 - Je fais quoi?
 - Avez-vous usé de vos mandibules sur le machin de notre vedette masculine?
 - Non.
 - Étiez-vous au courant des intentions de Myriana?
 - Non.
 - Auriez-vous pu empêcher le drame?
 - Non.
 - Alors disparaissez, mon petit, car vous êtes un coupable en puissance.
 - Mais je n'ai rien fait.
- Monseigneur m'a regardé avec gentillesse et mépris, m'a tourné le dos, a ouvert la porte, hésité une seconde puis s'est retourné.
- Bon, vous venez ou vous restez là à attendre la maréchaussée?

À hauteur du pont de Saint-Cloud, j'ai voulu m'enquiller dans la rue Dailly pour rejoindre son domicile, mais du geste Monseigneur m'invita à prendre l'autoroute de l'ouest. Devant mon air étonné, d'un signe de la main il m'invita à ne pas poser de questions. J'étais tellement remué par les événements que je n'ai pas moufté.

Après une petite demi-heure de route, sur ses indications muettes, nous avons quitté l'A12 à hauteur de Bois-d'Arcy et pris la direction de Montfort-l'Amaury puis, après encore une dizaine de minutes, nous arrivâmes aux Chessoys.

C'était un petit village qui ne devait pas compter plus de mille habitants. Traversé par les deux virages en S de la grande rue pavée, il avait sur sa droite l'église et son cimetière et sur sa gauche le bar-tabac et le restaurant La Croix blanche. L'ancienne école communale était devenue salle

des fêtes, et l'épicerie vendait maintenant des bricoles hors de prix pour les intérieurs locaux.

De solides maisons d'un ou deux étages, bâties d'une pierre ocre pleine de trous comme un gruyère centenaire, parfaitement entretenues jusqu'aux peintures impeccables des volets blindés, complétaient un décor calme et posé du meilleur goût.

Quelques mètres après le second virage, sur la droite, un manoir de trois étages et parc à la française, devenu depuis le boom des guerres africaines le siège de la fondation d'entreprise d'une multinationale de l'armement électronique, fermaient le village.

Que faisons-nous dans cet endroit d'Île-de-France ?

Sur un dernier geste de la main, Monseigneur m'invita à tourner à gauche après le château et à remonter une petite route qui finissait sa course cinq cents mètres plus loin en bordure de forêt.

À cent mètres des premiers taillis, sur la droite, un grand porche de bois s'ouvrait entre deux hauts murs de pierre blanche. Il m'invita à y pénétrer.

Nous nous sommes retrouvés devant un immense bâtiment en U de deux étages entourant un gigantesque jardin au centre duquel un espace gravillonné conduisait jusqu'à la porte d'entrée. L'endroit, malgré l'opulence de la bâtisse, avait encore l'odeur du relais de chasse qu'il avait dû être deux cents ans auparavant.

Nous avons garé la voiture sur les graviers et j'ai suivi Monseigneur jusqu'à la porte qui s'est ouverte devant nous. Une femme d'une cinquantaine d'années, d'allure rurale et solide, s'est légèrement inclinée devant Monseigneur.

- Bonjour, madame Roger.
- Bonjour, monsieur le baron.